LES TOMBES DE L'OCÉAN

"Que c'est donc beau la mer!.." C'était le petit Georges qui poussait ce cri d'admiration.

Il est arrivé d'hier avec sa mère et sa sœur....et il est là en face de la grande mer qui gronde à quelques pas du rivage....

"Oh! que c'est beau la mer!"

Elle était belle, en effet, par cette matinée du mois d'août; belle et douce dans son calme trompeur de bête fauve endormie. Les vagues couraient en moutonnant et se balançaient comme des colosses bercés dans un rythme gigantesque. Les flots se creusaient puis remontaient en secouant leur chevelure diaprée. L'écume étincelait sur les crêtes, blanche comme la laine crêpue des agneaux, transparente et ajourée comme un bouillonnement de dentelles. Le soleil jouait dans les creux, au milieu des ombres vertes, scintillait sur les cimes, dans le crépitement des lames.... Et là-bas, loin, bien loin, aussi loin que pouvait aller le regard, la brume ouatée s'estompait dans le bleu du ciel....

"Que c'est donc beau la mer!.." Tout à coup une voile grise parut à l'horizon, puis une autre, puis une troisième, une véritable flottille de bateaux revenant de la pêche, dans la haute mer. On se mit à les compter à mesure qu'elles se dessinaient plus nettes à travers la brume....Quel dommage qu'on ne pût rester à les attendre et assister au débarquement!.....

"Maman! nous reviendrons ce soir, n'est ce pas? C'est si beau la mer!"

Oui, enfants! Et il n'y a pas de spectacle plus grandiose que celui-là, parmi les innombrables merveilles que Dieu a semées dans le monde de la nature. Cette plaine immense perdue dans les espaces, se soulevant, s'abaissant en sillons mouvants; ces flots se roulant en cadence; ce grondement harmonieux dans l'infini; ces magissements au pied des grands rocs; ce déferlement éternel des vagues qui se brisent à la falaise ou viennent mourir sur le sable; cet azur glauque qui se fond avec l'azur bleu du ciel; tout cela c'est beau! ....Mais tout cela, c'est terrible et lugubre dans sa sublime beauté.

Il est beau l'Océan et d'une beauté sans terreur, quand on le contemple du haut de la colline, quand on joue sur le rivage, comme vous, près de sa mère; quand on fait rouler les galets; quand on court, les cheveux au vent, à la poursuite du flot qui s'en va, quand on fait en riant devant le flot qui remonte; quand, bondissant, on se mouille au remous de la houle que la pointe de ses doigts ou de ses pieds. Il est beau encore, même à travers les frissons qu'il met aux voiles, quand il se soulève furieux sous l'effort de la tempête, quand il se précipite en rugissant sur les rocs, quand il déferle en écumant; lorsque, dans la nuit, il roule avec des grondement de tonnerre et des hurlements de bête fauve..... Pourvu qu'on se sente à l'abri de ses fureurs, en sécurité sous un toit; pourvu qu'on ne tremble pas pour les siens, pour son père, pour son fils, pour son frère; pourvu qu'il n'y ait pas de cris de détresse, des agonies de naufragés au milieu des rugissements de l'abîme ....Ah! quand l'ouragan soulève les flots noirs, qu'il gémit dans la cabane du pêcheur, car cet Océan, c'est un tombeau....

De père en fils les Legonidec vont tous les ans pêcher la morue dans les mers d'Islande, et Jean Yven a fait dix fois le périlleux voyage.... Dimanche prochain, à la messe, vous verrez une jeune femme en deuil, avec ses deux enfants: Yvonnet n'a que sept ans, Simone n'en a pas encore cinq. Et Jean Yvon, le père, où est-il? .... perdu en mer!....

Georges a-t-il vu, ce matin, sur le pas de sa porte, le gars de la vieille Mohan? Il demeure avec sa grand'mère....Son père, son frère, ses deux oncles!...ils sont perdus en mer, le même jour, dans le même naufrage, à bord du "Palmpolais".

La femme de Mohan a langui pendant dix huit mois: on dit que c'est le chagrin qui l'a emmenée: et la vieille Mohan est restée seule pour pleurer les morts et élever l'enfant. C'est le petit fils maintenant qui gagne le pain de la grand'mère: il travaille sur les bateaux, et quand il sera un homme, il ira, lui aussi dans les mers d'Islande....

Lorsque vous rencontrerez la mère Laumec, faites lui l'aumône; vous la rencontrerez certainement, car elle va tous les jours voir la mer, elle aussi, la pauvre idiote. Son fils parti avec les marins sur "la Marie-Jeanne," et il n'est pas revenu. Elle n'avait plus que lui et elle l'a attendu pendant des semaines et des mois. On avait beau lui dire que "la Marie-Jeanne" avait péri corps et biens, elle attendait encore; de ses yeux secs, car elle n'avait plus de larmes, le chagrin les avait toutes bues, elle regardait au large, le matin quand le soleil sortait de la brume, le soir quand il s'y couchait. Elle en deviendra folle, disaient les voisins; et un jour on la trouva transie de froid, mourant de faim, sur le bord de la falaise: elle avait perdu la raison....elle vous dira qu'elle attend son Gaël et que, cette fois, pour sûr, il va revenir, car on a signalé "la Marie-Jeanne" à Palmpol.

Il y a bien des croix au cimetière; mais ils ne sont pas tous là, les morts de Ploubazlanec? Faites un pèlerinage à la chapelle de Pos-Leven: ils y sont, écrits sur la muraille, les noms des perdus, les noms de ceux qui ont pour tombe l'Océan.

Elle est au sommet de la plus haute des falaises qui bordent en cet endroit la côte bretonne, la chapelle de Pos-Leven. Les pêcheurs de Ploubazlanec viennent y prier la Vierge, invoquer l'étoile de la mer avant d'entreprendre la longue et périlleuse traversée; de loin ils la saluent encore lorsque la ligne de l'horizon, du côté de la terre, descend et se fond avec l'Océan; ils gardent l'image de la Vierge de Pos Leven dans le trou de la Calle où ils se reposent l'un après l'autre.

Au retour, quand ils voient la sainte chapelle émerger du sein de la brume, ils agitent leur surcot goudronné et poussent un hourrah! c'est leur salut, leur prière, leur merci à la Vierge, leur bonjour à Ploubazlanec.

Et pendant qu'ils sont livrés aux hasards, aux dangers du voyage; pendant qu'ils sont aux prises avec la tempête, secouée par l'ouragan, suspendus sur le gouffre dans la lueur blafarde des jours, dans les ténèbres noires de la nuit, les mères, les femmes, les enfants, viennent y prier pour eux....Et quand le navire a sombré, quand l'équipage a été englouti dans ces abîmes qui n'ont pas de nom, les mères, les femmes, les enfants, viennent y prier pour les pauvres perdus.

Huit jours après leur arrivée à Ploubazlanec, Georges et Marie gravissaient la colline avec leur mère, débouchant sur le plateau, et se dirigeaient lentement du côté du sanctuaire. Ah! comme il était beau l'Océan, du haut de la grande falaise!....Mais Georges ne le regarde plus avec le même enthousiasme, bien que son père lui ait dit qu'on ne se lasse jamais à le regarder. Peut être a-t il entendu gronder la tempête! ....Peut être a-t il rencontré la pauvre idiote!....Peut-être a-t-il entendu raconter la fin tragique des fils de la mère Mohan!..

Tout à coup il aperçurent devant le porche, sur le seuil, une femme assise. Elle était là immobile: une de ses mains pendait; l'autre soutenait sa tête penchée.

A quelques pas jouaient deux enfants, un petit garçon, une petite fille: la mère se leva, les appela: Yvonnet! Simone! et avec eux entra dans la chapelle.

Comme s'ils avaient pressenti une infortune, une douleur, avec cet instinct délicat des enfants qui devinent la souffrance, avant même de comprendre le bonheur, ils se parlèrent à voix basse et se rapprochèrent de leur mère.

"Maman! as-tu vu cette femme! comme elle avait l'air triste! je crois bien qu'elle pleurait."

Et tous trois, à leur tour, ils entrèrent dans la chapelle de Pos-Leven.

La femme en deuil, sa longue coiffe plate recouverte d'un large bandeau de crêpe, le bandeau noir des veuves, était à genoux, sur la dalle, à gauche de l'autel, un peu au-dessous de la balustrade qui enferme le sanctuaire: on ne voyait pas son visage tourné du côté de la muraille; elle ne releva pas la tête, lorsque les nouveaux venus entrèrent: Yvonnet et Simone, les mains jointes, étaient aussi à genoux, à côté d'elle. Pauvres petits! Ils regardaient une inscription fraîchement peinte sur une planchette de bois blanc: au bruit que fit la porte en s'ouvrant, ils se retournèrent: leurs yeux étaient pleins de larmes.

Georges et Marie comprirent-ils le mystère de ces larmes? Comprirent-ils que la femme et les enfants pleuraient sur un mort, priaient pour un de ces perdus qui n'ont pas leur place au cimetière, pour un de ces naufragés dont la tombe est au fond de l'Océan? .... Leur mère à eux le comprit, car elle les serra plus près d'elle: ils virent un frisson courir sur ses lèvres, des larmes monter à ses yeux. Ils ont un instant promené leurs regards de l'image de la Vierge aux murs de sa chapelle; des ex-voto rangés près de l'autel aux petits navires suspendus aux voûtes: maintenant, c'est Yvonnet, c'est Simone, c'est la femme en deuil qu'ils regardent: ils ne les quittent pas des yeux: l'émotion les gagne, et ils prient; et cette prière, ils la disent instinctivement avec ces inconnus; pour ces inconnus qui pleurent.

Deux anges de plus recommandent à Dieu l'âme du pauvre naufragé, toutes ces âmes des perdus de Ploubazlanec; et il y a dans ce monde où ces âmes survivent un tressaillement: ils ne sont pas abandonnés les pauvres matelots engloutis par la tempête. Seuls, bien loin de ceux qui les attendaient, ils sont morts; le flot s'est fermé sur eux comme un horrible mystère qui ne dit jamais son secret; mais "la Vierge" a entendu leur cri de suprême détresse, et de sa chapelle monte la supplication, la prière qui soulage l'âme des pauvres trépassés.

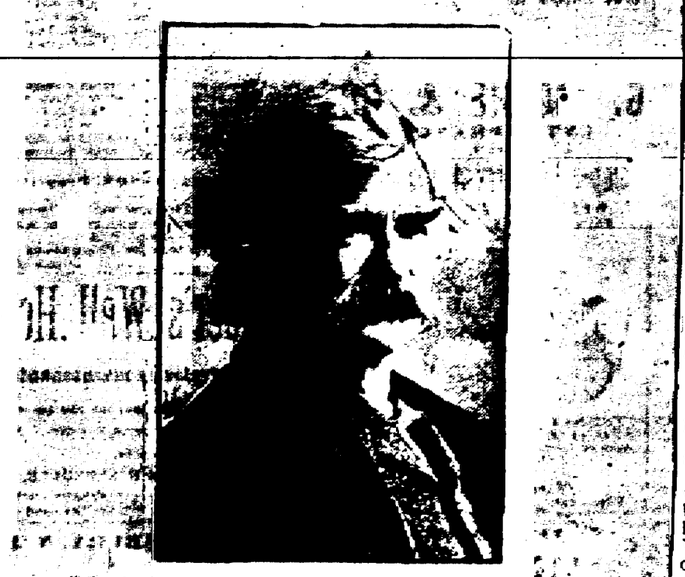
La veuve fit le signe de la croix, baisa la terre et sortit, suivie d'Yvonnet et de Simone. George et Marie voulurent alors faire le tour de la chapelle et s'arrêtèrent devant les inscriptions mortuaires....

Ils n'ont pas de croix au cimetière les perdus, ceux dont l'Océan est la tombe; mais leurs noms sont écrits là sur les murs de la sainte chapelle.

Oh! vous qui en franchissez le seuil; vous qui venez prier devant l'image de la Vierge de Pos-Leven, priez pour les naufragés. Quand vous vous agenouillez sur la tombe de ceux que vous avez connus, aimés, priez pour ces inconnus qui n'ont pas de place dans la terre sacrée des morts.

Lorsque vous entendez gronder la tempête; lorsque vous lisez le récit des sinistres naufrages, priez pour les pauvres perdus de l'Océan.

La mère est belle! Oh! oui, elle est bien belle! Mais à la fin de ces journées qui passent si vite à courir sur la grève, le soir en disant votre prière, pensez à ceux que les veuves et les orphelins du village n'ont pas vus revenir....



MARK TWAIN.

LE CHIEN ET LE SCARABÉE.

Le fameux humoriste américain Mark Twain s'appelle, en réalité, Samuel Clément. Il fut d'abord élève pilote, et son pseudonyme vient d'un des cris jetés dans sa profession première: "Mark one! Mark twain! Mark three!". Dans cette vie d'aventures, il prit le goût des vifs quolibets et des histoires amusantes. Sa nature d'esprit le portait à raconter les récits les plus invraisemblables sur un ton de pince-sans-rire, et lorsque, plus tard, il devint journaliste dans le Nevada, il créa avec un étourdissant succès, ce genre dans lequel il est passé maître. Il alla ensuite à San Francisco, visita les îles Sandwich, fit le voyage de Palestine, donna une série de conférences en Amérique, et sa popularité remplit bientôt le nouveau continent.

L'humour de Mark Twain, très imité depuis, est fait d'un mélange de situations comiques et de gravité apparente. Il est bon enfant et imprévu. Son principal héros est Tom Sawyer dont il aime à narrer les faits et gestes: "Tom Sawyer en voyage, Tom Sawyer policier, les Aventures de Tom Sawyer," etc. Nous en extrayons cette histoire du "Chien et du Scarabée," connue de tous les Américains.

Après l'Hymne, le Révérend Sprague prit un cahier et lut tout haut les annonces de mariages, de sociétés, de meetings: singulière habitude quand il y a tant de journaux, mais passons ....Puis, il dit les prières; il pria pour l'Eglise, pour les petits enfants de l'Eglise, pour les autres églises de la ville, pour la ville elle même, pour l'Etat, pour les officiers de l'Etat, pour l'Amérique, pour les Eglises d'Amérique, pour le congrès, pour le Président, pour les pauvres matelots sur le mer, pour les millions d'hommes opprimés sous le joug des tyrans, pour les païens dans les îles lointaines, et il finit en exprimant le désir que ses paroles fassent de bonnes graines, jetées dans un sol fertile. "Amen".

Il y eut un remue-ménage et l'auditoire s'assit. Le jeune Tom Sawyer, notre héros, s'ennuyait ferme. Depuis longtemps, il savait par cœur les sermons du Révérend Sprague et n'y prêtait plus aucune attention. Pendant la prière, il guettait une mouche qui faisait sa toilette, se frottait les pattes et abaissait les ailes sur son corps comme des pans d'une redingote. Tom voulut la prendre, mais, d'un geste, il la fit s'envoler.

Au milieu d'un bâillement, il eut une idée géniale: il possédait un trésor dans sa poche, un grand scarabée noir, avec des mâchoires énormes, qu'il appelait un "pince-punaises".

L'insecte-géant était enfermé dans une capsule de verre. La première chose qu'il fit en sortant de sa boîte, fut de pincer le doigt du jeune Tom. Une chiquenaude et l'animal alla tomber sur le dos, au beau milieu de l'église. Il resta là, se débattant, les pattes en l'air incapable de se retourner. Tout le monde suivait ses efforts des yeux.

Un chien, un joli caniche, sortit d'un banc, triste, las, ennuyé, fatigué de sa captivité, soupirant après quelque distraction. Il aperçut le scarabée. Il remua la queue, leva le nez d'un air intrigué, flaira l'insecte, ouvrit la gueule, tira la langue, essaya d'attraper la bête sans y réussir. Il recommença plusieurs fois son manège, prenant goût au jeu. Les témoins riaient et se cachaient la figure derrière des mouchoirs ou des éventails: Tom était parfaitement heureux.

Le chien était stupéfait de ses insuccès: il commença une attaque vigoureuse, risquant une patte, avec de brusques mouvements de recul, grognant, aboyant, gémissant de plaisir. Brusquement, le caniche poussa un hurlement désespéré, un vrai hurlement d'agonie, et il s'engouffra dans la nef en bondissant, passa ventre à terre devant l'autel, traversa toute l'église, renversa des bancs et vint, toujours hurlant, se réfugier sur les genoux de son maître qui le jeta par la fenêtre; mais on entendait encore, dehors, les abois du chien en détresse.

Tous les assistants avaient suivi le drame et le sermon avait cessé. Le pasteur le reprit bientôt, mais sans conviction: les pensées les plus élevées étaient accueillies avec des sourires. Il y eut un long soupir dans l'assemblée, quand le clergyman donna la bénédiction.

Tom Sawyer rentra tout joyeux chez lui, pensant que le service divin n'était pas toujours ennuyeux. Cependant, une pensée le tourmentait: il acceptait bien que le caniche jouât avec son "pince-punaises", mais ce n'était pas loyal de l'avaler et de ne pas le rendre.—Un vilain tour de chien.

Mme Réjane.

Après un court repos dans sa belle villégiature d'Hennequeville, Mme Réjane, toujours sous la direction de son heureux impresario, M. Dorval, va partir prochainement pour visiter les principales stations estivales de l'Allemagne du Sud, telles Baden-Baden, Bad Nauheim, Hombourg, Ems, où, dès la première annonce dans les journaux, le public select et cosmopolite de ces stations a enlevé d'assaut les places, malgré leurs prix très majorés.

De là, les représentations se continueront par les casinos des bains de mer et villes d'eaux de France, avec une excursion à Saint-Sébastien, où Mme Réjane jouera deux fois; elle passera ensuite une semaine à Genève, Zurich, Lucerne et Lausanne donnant ses deux spectacles, "Ma Cousine" et la "Parisienne" avec "Lolotte." Ses partenaires excellents sont MM. Duboscq, Paulet, Mauloy, Mmes Bernon, Crozet et Morlet.

Cette tournée d'été absorbera juste un mois, après quoi Mme Réjane se préparera pour son grand voyage continental, que les courriers de M. Dorval sont en train de tracer à l'heure qu'il est.

L'OR

..Il s'appelait Antonin Peyrecave, et n'était jamais sorti des Escroux, un petit village d'humble misère dans la montagne, que pour aller aux foires vendre son miel, ses fromages et ses châtaignes. Il avait dépassé la soixantaine. Les rudes labeurs, l'incessante lutte contre une terre avare et rebelle l'avaient courbé, tordu comme les tristes arbres poussiéreux qui bordent les routes et qu'assaille sans trêve le vent marin. Des anneaux de cuivre trouaient les lobes de ses larges oreilles écartées et sauries. Sa face rude, sèche, semblait avoir été modelée dans une motte de cette glaise rougeâtre du Causse qui, aux lendemains d'orages, métamorphose les rivières en tragiques coulées de sang. Et parmi les rides qui la crevassaient et la rayaient à de petits yeux rusés, aigus, faisaient penser à des araignées qui guettent les moucherons dans leur toile. Il était rasé à l'ancienne mode; lèvres, menton et joues, et des mèches blanches et drues couvraient son crâne pointu comme d'une vieille perruque poudrée. Il ne demandait et ne donnait jamais rien à autrui. Il vivait seul avec quelques brebis dans la maison aux murs bas, au toit d'ardoises, chargé de grosses pierres, où les siens étaient nés et étaient morts...

..Et je crois le voir encore, au seuil du vestibule qu'illumine un clair soleil automnal, un dimanche, —tandis qu'au loin les cloches de Naucelles sonnent la grand'messe, telles des voix douces et meurtries d'aïeules qui suivent en chantant la procession, avec sa blouse neuve empesée de frais, son large chapeau de feutre noir dont il tortille les bords entre ses doigts carrés, ses énormes souliers à clous, tout trempés de rosée, et le lourd panier enveloppé dans un torchon, soigneusement ficelé, mystérieux, qu'il porte sous le bras droit, à bout de forces et de souffle, qu'il pose sur ses genoux, après que je l'ai invité à s'asseoir.

—Un verre de blanquette, Peyrecave? Vous m'avez l'air d'avoir aussi chaud que soif?

—Pour ne pas vous refuser, monsieur, mais seulement le demi-verre: ça vous brouille les idées et ça vous casse les jambes, votre petit vin mousseux, et j'ai au plus court quatre bonnes lieues d'ici à "l'oustal."

—Soit! Quel bon vent vous amène à Pech-Auriol?

Il hésite, perplexe, méfiant, angoissé, grimace, pince les lèvres, tend les cordes flasques de son cou, m'examine d'un regard, oblique et sournois, paraît se demander s'il peut avoir confiance en moi et livrer le secret qui l'oppresse et lui serre la gorge, essuie de la manche les grosses gouttes de sueur qui ruissellent des ornières profondes de son front.

—Eh bien! devenez-vous muet? J'éclate de rire.

Il se rassure enfin et se décide à parler.

—Voilà, monsieur. C'est rapport à ce panier....

—Quelque chose que vous veniez me vendre? De bons petits perdreaux braconnés à pointe d'aube, dans les luzernes, hein? Des écrevisses du Vlaur? Les premières noix fraîches ou un gâteau de ruche?

—Dieu me damne! Je ne veux rien vendre; tout monsieur riche que vous êtes, vous ne pourriez pas m'en donner ce que ça vaut?

—Croyez-vous Peyrecave?

—Aussi sûr que le ciel est là-haut!

Ses prunelles grises dardent comme un jet de feu; ses énormes mains velues se crispent et tremblent sur la toile rude qui recouvre la corbeille d'osier; ses pommettes et son nez se colorent et se violacent.

Je pense qu'il aura fait une halte trop longue dans quelque auberge ou qu'il est devenu fou.

—Et que contient-il alors, le panier si précieux?

—Vous me jurez, monsieur, d'avoir bouche cousue, de ne pas me trahir?

Je vous le jure.

Il rapproche sa chaise de la mienne. Il baisse la voix comme s'il était agenouillé contre la grille d'un confessionnal. Il tressaille de la tête aux pieds.

—Ce qu'il contient, monsieur! "De l'or," vous m'entendez bien, de l'or, et de l'or!

D'un coup de couteau. Il a fendu le torchon rapiécé et taché. Puis il enfonce la main dans cette déchirure et en retire des fragments de pierres où brillent des paillettes de mica, des veinules de métal jaune, les expose un à un au soleil, s'enchante et s'enfièvre à les faire scintiller et miroiter comme des gemmes magiques.

—Il y aura demain huit jours, j'avais été à la pleine nuit tendre des pièges aux renards qui ne me laisseraient, les gueux, ni poules pour pondre, ni coq pour chanter .... C'était dans les éboulis d'une carrière où chaque grande pluie creuse de nouvelles brèches, arrache de nouveau blocs..... Ma lanterne était posée sur une roche, vacillait et fumait sous les rafales du vent ..... Je me souviens que le hibou hulula trois fois de suite et se tut brusquement, signe de chance.... Et les pièges placés, comme j'allais reprendre la lanterne, je m'arrêtai, effaré, ébloui.... La carrière fraîchement éventrée sur la gauche étincelait à certaines places autant que les chandeliers du maître-autel dans notre église, que les pistoles et les doubles louis du temps des rois dont ma mère me légua tout un petit sac plein....

"Et c'était dans mon bien à moi, c'était sur une terre à moi, au fond de mon champ à moi, à moi seul, ce trésor en friche, cette mine jusque-là ignorée des anciens et des jeunes .... Vous pensez que je ne me couchai pas de la nuit, que je creusai et je fendis la roche merveilleuse jusqu'à pointe d'aube, tellement que mes mains n'étaient plus que plaies saignantes, que je tombai à la fin, épuisé, rompu, comme mort sur le tas.... Depuis je fais de la nuit le jour, je travaille là-bas, tout le long des ténèbres, j'ai charrié plus de cent brouettées pleines de la bonne pierre d'or, de la mine à l'étable.... Elle en est pleine jusqu'aux crèches, jusqu'aux poutres du toit et j'en remplirai aussi tout "l'oustal, j'en remplirai le champ, l'enclos, le pré, la châtaigneraie, j'en ferai des tas plus hauts que les arbres... Qu'ai-je besoin de brebis, d'abeilles, de sarrasin de fruits, puisque je vais avoir de l'or et de l'or et de l'or!"

Et soudain, il s'arrête angoissé, il vide, suppliant, les yeux dans mes yeux, balbutie:

—Mais peut-être bien que je me suis trompé, que ça n'en est pas, de la pierre d'or.... Pesez-là, sentez-là, touchez-là.... vous en avez déjà vu ailleurs, qui sait? vous en savez plus long que moi, plus long que l'instituteur et que les gendarmes.... C'est ce que je me suis dit, c'est pour ça que je suis venu vous consulter, vous en offrir votre part ..... Et puis, répondez-moi, faut-il que je le déclare, que j'écrive et que je signe des choses sur du papier de loi, que je paie de l'impôt?

Je reconnais aussitôt que le malheur s'illusionne et se leurre, que les morceaux de rocher contiennent seulement quelques parcelles de cuivre ou de soufre, et je n'ose le détromper, assener ce coup de poing meurtrier sur ce pauvre cerveau fêlé de vieillard, je l'encourage de vagues paroles, je lui explique comment il doit rédiger sa déclaration, je le remercie du cadeau princier qu'il s'imagine m'avoir fait.

Et il repart, enfin, d'un pas léger et heureux, l'échine moins incurvée, une chanson de bonheur aux lèvres, il s'en retourne avec son panier de chimérique richesse vers la montagne qui barre l'horizon comme d'un grand manteau de velours bleu, vers sa mine d'or.....

..Quelques semaines après, des hommes qui descendaient du Causse le ramassèrent, à demi dépecé par les oiseaux de proie, sur un amoncellement de roches comme tachées de rouille, au milieu de son champ dévasté, empierré, mué en solitude.....

Était-il mort de faim, de fatigue ou de joie?

..Et je me suis rappelé cet épisode bouffon et tragique en lisant l'histoire de ce meunier de Clairac qui, lui aussi, croit avoir trouvé de l'or dans sa colline.....

Illustres Ecuries de Courses.

L'empereur Guillaume vise volontiers à l'originalité. Certains de ses "gestes" n'ont pas eu de précédents, témoin celui qui vient de l'inscrire au nombre des propriétaires de chevaux de courses destinés aux hippodromes du Vaterland et peut-être des pays voisins, car aucun règlement n'empêche l'Empereur de faire courir à Longchamp ou à Auteuil.

En effet, avant le souverain allemand, aucun monarque régnant n'a été propriétaire de chevaux de courses, même sous un nom supposé. Si la reine de Naples a eu des chevaux engagés sous l'anonymat resté très mystérieux d'Isola, c'est quand elle était déjà reine en exil depuis longtemps. Du reste, la souveraine ne s'occupa pas très longtemps des choses du turf. Comme elle le dit gaiement à un de ses familiers le jour où elle liquida son écurie: "Quand on a perdu sa couronne, il est inutile de perdre des courses par surcroît."

En revanche, les altesses qui n'ont pas encore le poids de la couronne sur la tête, se sentant plus libres vis-à-vis de l'opinion, n'ont pas dédaigné d'être propriétaires de chevaux. Elles ont accepté de gaîté de cœur toutes les obligations que comporte cette situation, les conférences avec les entraîneurs, les jockeys, les visites fréquentes dans les stalles, la présence réelle aux champs de courses, au besoin même, mais cela le plus souvent à l'aide d'intermédiaires masqués, les paris.

Nul n'ignore, parmi les vieux habitués des divers pesages, que le prince d'Orange a possédé, sinon une écurie dans le sens ambitieux du mot, du moins assez de chevaux pour "s'amuser." Le prince n'était du reste pas, comme il le disait sans amertume de lui-même, un veinard, mais c'était un passionné. Au cours de ses fréquents et prolongés séjours à Paris sous l'Empire et plus tard quand il revint dans notre capitale pour ne plus la quitter, vers 1875, il manqua bien peu de réunions sportives, même en province, alors même que, lui aussi, avait renoncé depuis longtemps à tenter l'aventure pour lui-même et fait passer au feu des enchères les chevaux qu'il avait honorés d'une confiance généralement mal placée.

Le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, possédait, étant prince héritier, une des plus importantes écuries de l'Angleterre. Le prince vendit ses chevaux lorsqu'il monta sur le trône, mais il conserva son haras.

Le duc d'Aoste, père du duc actuel était très populaire en Italie. Il aimait à se mêler à la foule. Il sortait le gousset plein de pièces d'or qu'il distribuait généreusement aux petits marchands ambulants et aux petites fleuristes qui se montraient justement honorées que le prince acceptât, pour mettre à sa boutonnière, la fleur qu'elles lui offraient. L'Hippodrome de Turin a souvent retenti des triomphes hippiques du duc d'Aoste.

Ces altesses, du reste, obéissaient à une tradition monarchique en acceptant d'être à leur tour la plus noble conquête du cheval, pour retourner le mot de Buffon. Toutes les cours d'Europe ont de tout temps fait plus que protéger l'élève du cheval. A une époque qui n'est pas très éloignée de nous, le duc d'Orléans, le grand-père du chef actuel de la maison de France, acheta le haras de Meudon pour y installer comme directeur son ami M. de Cambis, dont il suivit les travaux avec zèle. Lui-même fit courir à l'inauguration de la Croix-de-Berny, en 1834: son cheval Guitare s'écarta de la piste.

En dehors des têtes couronnées il est intéressant de remarquer que les propriétaires de chevaux de courses n'ont pas toujours été des élégants se vouant uniquement à une occupation d'ailleurs assez absorbante en ses multiples détails pour accaparer toutes les journées de celui qui s'y livre. Il est assez piquant notamment d'observer que de graves hommes politiques ont aimé à voir leurs couleurs flotter sur le turf. Passe encore en France où le duc de Morny, celui qui fut un des meilleurs présidents d'Assemblées délibérantes, avait étant jeune, comme son successeur au Palais-Bourbon, le comte Walewski couru dans les steeples. S'il n'a pas obtenu plus de succès sur les différents champs d'épreuves, cela tient beaucoup à ce que le temps lui manqua pour surveiller, contrôler les fonctionnement de son entreprise hippique. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, il voyait trop en grand seigneur.

Plus pratique de par sa naissance et son éducation, le très capable ministre des finances que fut M. Achille Fould a connu, comme propriétaire de chevaux, les délicieuses émotions des belles arrivées d'une bête à lui au poteau. Entre temps, il rendait des services signalés à ses collègues du Jockey-Club. Chaque fois que surgissait une difficulté administrative ou financière au sein de la Société d'Encouragement, c'était lui ou le vieux baron James de Rothschild, ses collègues du cercle, qui les résolvait avec l'expérience technique qu'on devait attendre d'eux.

Nous ne mettrons pas M. Merton comme financier en parallèle avec M. Fould ou avec les chefs de la maison de la rue Lafitte. M. Merton fut surtout un spéculateur, mais son nom mérite une mention à cette place, parce que ce fut un type très original.

M. Merton avait la prétention de mener de front ses affaires de Bourse, la direction d'une écurie, celle d'un journal, la bibliomanie, et d'être par dessus le marché un homme de plaisir: "Ce qui me permet, disait-il doctoralement, d'exécuter quotidiennement ces tours de force, c'est que je ne m'embrouille dans aucune de mes occupations. Elles n'empiètent pas l'une sur l'autre. Je ne commence l'une qu'après avoir fini l'autre. C'est une grande avance en ce monde de faire chaque chose en son temps," Possible, mais M. Merton demandait trop à la nature humaine. Il finit par faire quelque chose qu'il n'eût pas dû faire, en dehors de son temps. Un beau jour, se sachant ruiné, il appuya sur sa tempe le canon d'un pistolet.

Plus sages que M. Merton, d'autres propriétaires de chevaux ont limité leur cumul d'occupations au mandat parlementaire. Le comte de Lagrange, le propriétaire de "Gladiateur," fut député sous le second Empire. Députés aussi plus tard, le marquis et le comte de Juigné, le comte Greffulhe, et, aujourd'hui, le prince d'Arenberg, M. Achille Fould, M. Edmond Blanc, etc.

Mais, en somme, c'est le petit nombre chez nous qui mêle la politique au sport, qui peut le même jour faire tomber son ministère et voir tomber son jockey. En Angleterre, il en va autrement. Bien avant que le comte de Lauraguais, disant à Louis XV: "J'ai appris en Angleterre à penser," s'attirât ce calembour royal: ".. des chevaux," on comptait par centaines les parlementaires anglais propriétaires de chevaux! Dans ce pays de tradition rien n'est changé sur ce point et tout bon sujet d'Edouard VII comprend que lord Rosebery ait dit un jour.

—Dans ma jeunesse, j'avais formé deux rêves: prononcer un discours applaudi au Parlement et gagner le Derby.

AUTOMOBILE DE GUERRE

Presse Associée—

Chicago, Illinois, 17 août—Le major R. C. Davidson tentera mardi prochain pour la seconde fois de se rendre de Chicago à Washington sur un automobile portant des canons.

L'expérience faite l'année dernière n'a pas réussi à cause d'un accident à la machine.

Dans son prochain voyage le major Davidson montera un automobile à vapeur élégamment équipé et portant des canons automatique Colt à tir rapide. Il portera un message du général Otis au général Miles et voyagera principalement la nuit pour éviter autant que possible la rencontre d'autre véhicules.

Sept cadets de l'école militaire du Nord-Ouest accompagneront le major Davidson. Ils ont l'intention de voyager à grande vitesse et de faire leur cuisine sans descendre.

Ce voyage constituera un essai de la possibilité d'en faire de semblables en cas de nécessité.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.